

# Le «parler balkanique» et l'avenir des soins infirmiers

**Eberhard Wolff**

PD Dr sc. soc., membre de la rédaction Histoire de la médecine



Lors d'un récent séjour à Berlin, le vendeur à qui je venais de commander un döner kebab «mit allem»\* m'a tout de suite demandé si je venais «de l'Ouest» (c'est ainsi que les Berlinoises de l'Ouest ont longtemps désigné leurs compatriotes non berlinois). Car enfin, précisait-il, on ne disait pas «mit allem» mais «mit alles». A sa manière, il avait raison. Si avec mon allemand académique, je fais mine de ne pas savoir l'allemand-kebab devant un stand de kebab, j'y passe pour l'étranger mal intégré. Et pourtant, je n'ai pas tout faux. Si je sais l'allemand-kebab mais que je choisis de m'identifier comme venant de l'Ouest avec mon allemand «pur Duden», c'est juste aussi, non? En fait, c'est encore plus compliqué que ça.

En Suisse alémanique, les préaux des écoles et autres endroits fréquentés par les jeunes résonnent depuis quelques années du parler des Balkans. Un langage adopté même par des jeunes sans origines balkaniques. Ce n'est pas un hasard si la citation «*S Beschte wos je hets gits*» en langage balkanoïde spontané, diffusée par Telebasel, est devenue la plus populaire du «parler jeune» alémanique en 2009.

L'«allemand balkanique» est ce qu'on appelle un ethnolecte [1]. Les immigrants qui apprennent l'allemand commencent par parler l'«ethnolecte primaire». Une fois qu'ils maîtrisent mieux la langue nationale, si eux-mêmes ou leurs enfants – par exemple dans les préaux – choisissent plus ou moins délibérément de s'exprimer en mode «ethno», fût-ce dans un esprit de parodie, on parle d'«ethnolecte secondaire». Le «parler ethno» adopté par des jeunes nés en Suisse hors de la communauté immigrée en question est un ethnolecte dit «tertiaire».

Récemment, j'ai eu l'idée de demander à des ados présents à table s'ils savaient ce langage. Ils le savaient, et ils sont passés en mode ethnolecte tertiaire: «*Im Fall voll krass, Mann!*» (par souci de décence, je vous épargne la suite) et en sont ressortis tout aussi promptement. Les plus jeunes parmi les lecteurs possèdent certainement cette compétence linguistique. Posez la question autour de vous! Mes ados à moi en ont profité pour m'enseigner quelques règles grammaticales: *Trompe-toi d'article ou oublie carrément d'en mettre un*. Les limites entre un jargon, ses clichés et son autoparodie sont du reste extrêmement floues.

Un épisode récent dans un bus bondé. J'avise une place libre entre trois garçons de tout juste 15 ou 16 ans qui se donnent des airs de gros bras. Ils parlent le plus rude des argots balkaniques. Je penche pour l'ethnolecte secondaire des «secondos». L'un d'eux a les jambes écartées qui empiètent sur la place libre. Je prends mon souffle et m'avance prudemment pour m'asseoir, mais mes craintes s'avèrent infondées: pas de «*Wosch mir vo dr Siite afigge, Mann?*», le jeune se pousse spontanément de côté. Ils se racontent ce qu'il leur est arrivé récemment. L'argot balkanique donne une consonance extrême aux récits les plus anodins. «*Ächt krass wonich bin gsi!*» ou quelque chose du genre. C'est un langage qui se dérobe aux énoncés précis. De quoi parlent-ils? De courber l'école? D'une bagarre pour une fille? D'une insulte du genre «... *ta mère?*» De voler des vélos voire pire? L'argot des Balkans évoque involontairement des images que l'on nous a mises dans la tête ces dernières années, entre autres par des campagnes d'affiches contre les immigrants.

J'écoute plus attentivement. Le narrateur raconte un truc extrême. Il s'agit d'une femme. Il l'a portée, assise sur une chaise, puis aspergée d'eau ... «*chschwörsmann!*»

Les copains veulent en savoir plus. Il leur raconte comment il a fait prendre une douche à une vieille femme infirme. Oui, il l'a assise sur une chaise, a tenu le pommeau de douche au-dessus de sa tête et puis ... la suite est masquée par le bruit du moteur.

Le jeune homme débite son récit à toute allure. Ce devait être un stage d'infirmier ou équivalent. Il parle des personnes qu'il accompagne pendant les repas. «*Mente?*»: l'un d'eux n'a pas compris un mot. «*Demente, kennsch nôt? Die wo hent wie Alzheimer, weisch?*» Il raconte les moments où les patients déments sont assis ensemble à une table pour le repas. Il aime bien, car ils sont sympas. Toujours aimables. C'est là qu'il passe les moments les plus amusants.

Le bus s'arrête et je dois descendre. En chemin, je pense à ce qu'on appelle le machisme balkanique. Y aurait-il aussi un machisme primaire, secondaire et tertiaire? Si je deviens dément un jour, ce jeune homme ne sera peut-être pas le pire des infirmiers. *'chschwörsmann!*

1 Schmid S, Tissot F, Galliker E. «S Beschte wos je hets gits» oder wenn sich Schweizerdeutsch und Migrationssprachen treffen. En suisse alémanique. 2010;18(1):114. [www.ch-spraach.ch/ethnolect](http://www.ch-spraach.ch/ethnolect)

\* Toutes les citations en «balkanique» n'étant pas traduisibles en français, nous les avons laissées dans la langue originale.